

Tu étais parmi un groupe d'enfants. Tous pointaient le poulet en souriant. Ils se moquaient de sa maigreur, et de la mienne aussi. Tous riaient comme si rien n'importait, comme s'ils n'avaient aucun problème dans leur vie. Tous sollicitaient ton attention, tous voulaient être celui ou celle qui serait à côté de toi, être la personne à qui tu parlerais ensuite.

Tu étais célèbre aux yeux de cette masse grouillante. Mais moi, je n'étais personne. Je me remis alors au travail. Je ramenais le poulet, espérant qu'à mon retour à la rambarde, vous seriez partis. Mais lorsque je revins, tu étais toujours là. Les enfants étaient passés à autre chose, ils te tireraient par la jupe pour que tu les suives et que tu abandonnes cet endroit indigne, mais tu restais là, à observer.

Je fis mine de ne rien voir et continuai ma tâche. Après plusieurs secondes, j'entendis un doux écho cristallin résonner. Ton léger chant parvint à mes oreilles. « Garçon. ».

C'était ainsi qu'on me désignait, oui. Alors machinalement, je me tournais, tel l'outil que j'étais, attendant qu'on m'incombe d'une tâche. Mais tu n'attendais rien de moi. Tu avais la paume de ta main dirigée face à moi, que tu secouais frénétiquement de droite à gauche, et de gauche à droite.

Je répondis simplement en levant ma main droite, noyé dans une confusion des plus totales. Tu me souris. Et de tes délicates lèvres sortit cette question que je n'avais jamais entendue auparavant : « Comment tu t'appelles ? ».

Chapitre 3 : Les ailes de la liberté

Aiden était assis sur le palier de la porte depuis plus d'une heure. De toute manière, se cacher n'avait plus aucune importance, maintenant. Les seules chances de sauver sa mère résidaient dans un stupide jeu de piste, manipulé par l'assassin de son père. Il pensait pouvoir protéger sa mère, et le voici, comme un vulgaire pion, une marionnette, au service de celui qui a la main mise sur absolument tout.

Marc regardait Aiden de dos, qui semblait se morfondre, depuis la fenêtre du salon. Cela faisait déjà un moment qu'ils étaient chez Achill, mais la nouvelle était toujours difficile à digérer. Achill s'approcha de Marc, pour lui demander des nouvelles de son ami.

—Comment va-t-il ?

—Mal... Je crois que c'est la première fois que je le vois aussi sombre depuis un moment...

—Je vois...

—Et toi ? lui demande Marc.

—Je suis toujours inquiet pour Karla, ma fille... Mais il reste toujours un espoir... Même infimes, les chances sont toujours là. sourit-il péniblement.

—J'aimerais qu'Aiden puisse voir les choses de ce côté aussi.

—Il tient beaucoup à sa mère. C'est normal d'être inquiet. N'est-ce-pas ?

Marc sursaute légèrement. Il comprit la question sans qu'Achill la pose. Cela pouvait très facilement se traduire par « *Y a-t-il une raison qui le pousse à réagir de manière si excessive ?* », et Marc détenait la réponse

à cette question. Il leva les yeux vers le crépuscule, qui s'installait calmement, et expliqua :

—Aiden et moi nous connaissons depuis la primaire. Il n'a pas toujours été comme ça, soi-disant héros ou je ne sais trop quoi. C'était un garçon normal, avant.

—Avant quoi ? demande avec indiscretion Achill.

—...Avant cet incident, il y a dix ans.

Marc prit une grande inspiration. Achill avait le droit de savoir, mais c'est un événement qu'Aiden lui-même avait du mal à évoquer, un sujet presque tabou. Marc lui raconta ce qu'il s'était passé :

—Il n'est pas venu à l'école, ce jour-là. Au début, on pensait qu'il était malade... Mais il s'est produit un véritable drame, sans qu'on ne le sache.

Achill écoutait attentivement Marc. Celui-ci se grattait la joue droite, ce qu'il fait tout le temps lorsqu'il est stressé.

—Sur le chemin de l'école, la mère d'Aiden et son fils se sont fait interpellés par une bande de criminels. Les quatre hommes voulaient voler le porte-monnaie de la mère d'Aiden, et la tendaient en joue avec un pistolet.

—Et qu'est-ce qu'il s'est passé ?

—Je n'ai pas les détails, je n'y étais pas. Mais d'après ce que m'a dit Aiden, tout est allé vite. Il était pétrifié par la peur. Lorsque le brigand au pistolet a commencé à fouiller le sac, il a maladroitement laissé tomber le pistolet...

—Vraiment ?

—À mon avis, ils étaient loin d'être experts dans le domaine du vol armé... En tout cas, l'arme était maintenant au sol, et Aiden l'a ramassée.

—Il s'est emparé de l'arme...?

—Pour un enfant aussi jeune, avoir peur, cela aurait été normal. Mais il m'a dit qu'à ce moment, il ne ressentait plus rien. Même lorsque l'un des brigands, affolé, a placé un couteau sous la gorge de sa mère pour lui ordonner de poser l'arme, il ne flancha pas. C'est comme s'il n'avait plus peur.

—C'est terrifiant...

—Il a abattu l'homme qui menaçait sa mère. D'une balle en pleine tête. Les autres n'ont plus rien tenté, et ont tout fait pour s'enfuir.

—Et ça s'est fini comme ça... Quelle horreur... comprend Achill.

—Non...

Les lèvres de Marc tremblaient. Il n'arrivait plus à prononcer la suite. Il utilisa toutes ses forces pour articuler et dire la fin de sa phrase.

—Aiden a... Aiden a...

Marc laissa la fin de la phrase glisser le long de ses lèvres comme s'il voulait s'en débarrasser au plus vite.

—...abattu les trois autres.

Achill n'en revenait pas. Un silence de mort planait entre les deux hommes. Achill avait beau désormais comprendre pourquoi Aiden ressent le besoin d'être fort et spécial, il ne pouvait que rester pétrifié par ce qu'il avait entendu.

Il s'assied, et fixa le plancher pendant une bonne quinzaine de minutes. Marc, lui, fit les cent pas dans le salon. Mais le neveu d'Achill, qui avait épié et entendu toute la discussion, profita de l'absentéisme des deux

hommes pour sortir dehors et rejoindre Aiden sur le palier.

Aiden sortit de sa paresse, pour remarquer le jeune garçon qui est arrivé. Après avoir croisé son regard, il soupira et se remit à fixer l'horizon. Le neveu d'Achill restait debout, à côté de lui.

—Hum... Aiden, c'est ça ?

—Oui... répondit péniblement le concerné.

—Moi c'est Dwan.

Aiden ne répondit pas. Il s'en fichait. A vrai dire, plus rien n'avait d'importance, en ce moment. Il se laissait juste végéter ici, sans rien faire ni dire.

—Si j'ai bien compris, vous allez partir pour chercher ces pierres, c'est ça ? lui demande l'adolescent.

Aiden ne répondit pas. Il soupira simplement. Ses yeux se fermaient petit à petit, il était fatigué et espérait s'endormir pour se réveiller chez lui, avec sa mère, comme si tout allait bien.

Cette passivité ne plut pas à Dwan. Il se dressa face à Aiden, et empoignant tout son courage, le jeune garçon saisit Aiden par le col.

—C'est quoi ton problème ? Ça t'est égal, c'est ça ? La vie de ma cousine est en jeu, je te signale !

—Je le sais bien...

—Alors lève-toi, vous partez pour la sauver, dès maintenant !

—Désolé petit, ça servira à rien. Y a aucune chance qu'on la sauve. On sait même pas où sont ces cailloux...

Dwan lâcha Aiden. Celui-ci baissa la tête et se replongea dans sa lassitude, mais fut surpris par une claque en plein visage de Dwan. Celle-ci le réveilla, alors il fit un bond en arrière, prêt à récidiver.

—Espèce de sale petit... !

En relevant les yeux, Aiden croisa ceux de Dwan.
Il vit des larmes couler sur ses joues.

—Comment tu peux dire que y a aucune chance
si t'as même pas essayé, hein ?

Perturbé, Aiden répond sur la défensive.

—Arrête de me gonfler, ou sinon...

—Tu vas me tuer, c'est ça ?

Aiden resta bouche bée. Qu'importe ce qu'il disait ou faisait, ses souvenirs lui hantaient la mémoire.
Dwan déglutit et repris parole :

—Si t'as tant d'énergie à revendre, utilise-la au moins pour sauver ceux que tu peux encore, au lieu de pleurnicher dans ton coin !

Dwan pénétra dans la maison. Aiden était toujours sur le palier, choqué par ce que l'adolescent lui a dit. Il avait raison. Chaque seconde, chaque minute qu'Aiden passe à déprimer aurait pu être du temps passé à se battre pour sauver sa mère.

Il réfléchissait. Encore et encore. Pourquoi faire ça ? Pourquoi se forcer à participer à ce jeu ? C'est absurde ! Quelles sont les chances de réussite ? Et puis une fois les pierres réunies, qu'allait-il se passer ? Achill, Marc et lui vont s'entretuer pour obtenir l'antidote ? C'était sans espoir...

Et pourtant... Il voulait y croire. Il voulait croire qu'il pouvait tout changer. « *J'en suis capable* ». Oui, il le peut. « *Je vais changer les choses, comme la dernière fois.* ». Jamais il ne s'était senti si déterminé. Il savait qu'il pouvait le faire. Il lui suffisait juste de se battre, comme il y a dix ans. Ne pas douter, ne pas penser aux conséquences. Mais plus il se rappelait cet enfer, plus il

réalisait son problème. Pourquoi il ne pouvait pas avancer. Et enfin... il comprit.

—Aiden, pauvre crétin... marmonna-t-il à lui-même. Plutôt que de sauver ceux que tu peux encore, tu préfères voir en boucle le même cauchemar... Et il a fallu que ce soit un gamin qui te le rappelle... La honte...

Aiden se leva d'un bond. Il n'allait pas mieux, mais il se forçait à être en pleine forme. Il avait compris que l'heure n'était pas aux larmes, et qu'il fallait plus que jamais se montrer fort. Alors il s'était levé, et commençait à poser les bases pour son futur quotidien, dans des promesses à lui-même.

—Je suis bloqué dans le passé, à vouloir montrer que je n'ai pas pris la mauvaise décision, que c'était le choix le plus juste. Mais j'ai commis des choses horribles. Et bien que je le veuille, je ne pourrais pas les réparer. Aujourd'hui, je peux encore me relever. Je peux sauver ces gens. Alors, on va devoir se faire une promesse toi et moi, Aiden.

Il sourit et contemple les étoiles qui s'installent dans le ciel. Il les voit briller, et ça lui rappelle les moments avec sa mère. La douce chaleur de ses bras blottis contre son petit corps d'enfant, lorsqu'il était encore innocent et pur. S'accrocher à ces bons souvenirs ramenait à la vie peu à peu l'âme d'Aiden.

—Je ne peux pas revenir en arrière, mais je peux sauver ces gens. Je le peux. Et dès que je l'aurai fait... dès que j'aurai vaincu Wheel, je considèrerais que ma dette sera payée. Au fond, je sais qu'elle ne le sera jamais, mais l'heure est venue d'aller de l'avant, et de vivre avec ce fardeau, sans me forcer à me battre pour ce qui est bon ou mauvais.

Il se met à marcher dans le jardin. Il observe les étoiles avec tendresse et douceur. Il sent leur onctuosité parcourir ses yeux, leur puissance éblouir sa rétine, avec force, mais surtout avec légèreté.

—Je ne suis peut-être qu'un garçon ordinaire... Mais je peux devenir quelqu'un d'important... Ça ne dépend que de moi... Il n'est jamais trop tard pour changer.

Il entend à nouveau sa mère lui demander de promettre. « *Promets-le-moi... Quoi qu'il puisse arriver, ne tue personne.* »

Il soupire. Il sent les larmes se détacher de ses yeux. Il se met à rire. Cela lui avait semblait être une éternité.

—Comment j'ai pu oublier des trucs aussi simple, sérieux ?

Après avoir ri et pleuré face aux étoiles, il se sèche les larmes, et s'apprête à rentrer dans la maison en grandes pompes.

—Cette fois ça y est. Plus de doutes, plus de craintes, on ira jusqu'au bout.

Il ouvre la porte de la maison, et rentre dans le domicile de la famille d'Achill. Marc le regarde, surpris. Il est étonné : il a remarqué le changement chez Aiden. Ce dernier place fièrement ses mains sur ses hanches et annonce avec détermination à haute voix :

—Je suis prêt.

—Prêt à quoi ? demande Marc.

—Sauver tout le monde.

Achill et Marc dévisagent Aiden. Même Dwan, qui était pourtant à l'origine du changement de personnalité d'Aiden, était choqué.

—Ton enthousiasme ne change rien à la situation. explique tristement Achill. On n'est pas sûrs de récupérer toutes les pierres, et il n'y aura qu'un antidote à la fin.

—Les chances sont faibles, et alors ? On abandonne ? On continue de vivre avec le fardeau de n'avoir rien tenté pour les sauver ?

Marc n'en peut plus, il est à deux doigts de craquer. Il baisse la tête et serre le poing.

—Arrête de jouer aux héros, par pitié, Aiden ! Même dans un moment pareil, tu peux pas t'en empêcher...

—Je ne joue pas aux héros, Marc. lui répond-il sèchement.

Marc relève la tête. Il voit sur son visage qu'Aiden est on ne peut plus sérieux.

—Je veux juste protéger une personne qui m'est chère. Maintenant, si vous préférez rester ici, c'est votre choix, mais dès demain, je partirais, avec ou sans vous.

—C'est du suicide ! On ne sait même pas où aller ! s'écrie Marc. T'as pas l'air de mesurer la gravité de la situation, Aiden !

Achill se mit à glousser, puis rit. Marc le regardait, dans l'incompréhension totale.

—T-Tu ris ?!

—Mon pauvre Marc, depuis quand tu parles comme un vieux ? On croirait entendre ta mère !

Marc grinça des dents, toujours pris par sa tourmente. Achill ne peut s'empêcher de sourire dans son coin. Il redressa la tête, et dit à Aiden :

—Cette capacité à garder espoir même dans la pire des situations... On croirait entendre ton père.

La lune se leva très haut dans le ciel, et il fut l'heure du repas. La sœur d'Achill avait cuisiné un délicieux plat de spaghettis, qu'Aiden ne se priva pas de dévorer. Si Achill semblait avoir retrouvé sa bonne humeur, ce n'était toujours pas le cas de Marc. Il ne peut s'empêcher de penser aux conséquences et d'en trembler de peur.

Après avoir dévoré ce fabuleux festin vint l'heure des séparations. Achill passa embrasser sa fille, sous l'œil avisé de Dwan. Puis ils se dirigèrent vers le 4x4.

Achill regroupait ses affaires et les plaçait dans le coffre du véhicule, suivi d'Aiden qui fit de même. Marc observait la scène. Qu'est-ce qui l'obligeait à participer ? Absolument rien. Il était toujours incertain de s'il allait les suivre. Il n'avait aucunement espoir en leur réussite. Alors qu'ils chargent leurs affaires, Marc remarque deux agents de police qui marchent sur le trottoir d'en face, probablement en patrouille nocturne.

Y voyant un espoir, il accoure vers eux, et paniqué, saisit l'uniforme du premier, qui lui demande, un peu troublé :

—Ça ne va pas, mon garçon ? Tu as l'air effrayé...

—C'est terrible ! Mon frère, la mère de mon ami... Ils ont été empoisonnés, on est obligés de participer à un jeu de piste...

—Empoisonnés ?! Par qui ? Connais-tu l'agresseur ?

—Y avait ce type, dans la clé USB... Bernhard Wheel...

—Bernhard Wheel... le patron de Wheel Industries ?

—Tout ça parce qu'on a touché une pierre magique, on est devenus super forts, mais maintenant ce type s'en prend à ma famille !

—Et les ravisseurs ne demandent... aucune rançon ?

—On doit récupérer des pierres aux quatre coins du monde... C'est un véritable cauchemar... On est obligés de jouer au jeu sinon nos familles vont mourir !

—Hum... Je vois... Laisse-moi résumer... Bernhard Wheel a empoisonné vos familles et... vous devez jouer à son jeu de piste à travers le monde pour récupérer des pierres, sinon tout le monde meurt, c'est bien ça ?

—C'est exact ! Faites quelque chose, je vous en supplie !

Alors que Marc voyait le collègue du policier se retenir de rire, l'autre posa une main sur l'épaule du jeune homme et l'invita à rentrer chez lui :

—Nous sommes très occupés, je n'ai pas le temps de jouer aux farces.

—Mais c'est la vérité ! Je vous en supplie, il faut m'aider !

—Ça suffit. Circulez.

Les deux policiers s'en vont, pendant que Marc les regarde s'éloigner. Il revient, dépité, vers Achill et Aiden. Il les regarde ranger leurs affaires, et ne peut s'empêcher de remettre tout cela en question.

—Vous ne savez même pas où est la pierre... Où est-ce que vous comptez aller ?

—On finira par trouver, il le faut. dit Aiden.

— « *Là où pointe le lord, l'heure ne se trompe jamais.* », c'était ça, non ? Un endroit lié à la royauté, mais où ? se questionne Achill.

—C'est de la folie ! Vous ne pouvez pas juste vous lancer dans l'inconnu ! Les autres participants ont vu nos visages, ils n'hésiteront pas à nous tuer !

—À ce propos, Achill. remarque Aiden. Tu as touché une pierre, toi aussi ? La vidéo laissait sous-entendre que c'était le cas de tous.

—Ça remonte à l'époque de l'armée. Mais oui, c'est bien le cas.

—Vous êtes fous... Vous êtes tous totalement fous... marmonne Marc.

Aiden regarde Marc dans les yeux. Il comprend l'inquiétude de son ami. Marc n'a jamais été de ceux qui aiment foncer tête baissée dans les problèmes. Pour chaque conflit, il pense que la diplomatie peut le régler d'une autre manière que la force.

—Marc. Si tu souhaites rester ici, je ne t'en voudrais pas. lui dit Aiden.

—H-Hein ? tremble Marc.

—J'ai décidé de me battre, mais personne n'a à décider pour toi. Je te promets de faire mon possible pour sauver ton frère, lui aussi. Mais tu es libre de faire ce que tu veux.

—Ce n'est pas si simple... On va se faire tuer...

—Tu avais raison sur un point, je ne suis sûrement pas suffisamment fort pour régler tout ça. Mais je refuse de baisser les bras face à quelqu'un qui s'en prend à ma famille.

Marc saisit son ami par les épaules.

—Contrairement à toi, Aiden... Je n'ai pas prétention à être spécial... Je ne suis qu'un gars fragile et maladroit ! Le mieux que je puisse faire, c'est résonner et réfléchir. Mais qui a besoin d'un cerveau, face à des gros bras ? Je ne servirais à rien dans tout ça, c'est une évidence !

—Fais comme tu l'entends, Marc. Prends soin de toi, vieux frère.

Aiden rentre dans la voiture côté passager. Achill pose un genou à terre devant son neveu Dwan. Il lui passe tendrement la main dans les cheveux.

—Prends bien soin de ta cousine pour moi, tu veux ?

—Je la protégerais jusqu'à votre retour, je te le promets !

—Je te remercie. Je sais que je peux compter sur toi.

Toute la famille d'Achill salue les deux hommes, qui s'en vont dans le 4x4. Marc reste debout, bouche bée, regardant le véhicule s'éloigner.

Il repense à tout. Absolument tout. Son frère... La mère d'Aiden... La fille d'Achill... La pierre... Le message vidéo... Cette mystérieuse et stupide énigme de Wheel... « *Là où pointe le lord, l'heure ne se trompe jamais* ». Il fallait être fou pour se lancer dans l'inconnu de la sorte, sans même avoir décrypté l'indice.

Soudain, un éclair traverse son esprit. Il comprend. « *Le lord... l'heure... une horloge ? Mais c'est... !* » pensait-il. Il a résolu l'énigme, simplement par ses capacités réflexives.

« *Je refuse de baisser les bras face à quelqu'un qui s'en prend à ma famille.* », tels étaient les mots d'Aiden.

Alors que tout le monde salue encore le 4x4, Marc se jette à sa poursuite. Il court plus vite qu'il n'a jamais couru. Éclairé des quelques lampadaires de la rue, il trébuche en glissant sur un caillou dépassant du goudron, et s'écroule sur le sol.

Il regarde son genou droit. Il saigne très légèrement. Il revoit la brute du lycée le saisir par le col. Mais cela ne l'effraie plus. Oui, il va se battre.

Il reprend sa course effrénée. Dans le sprint fantastique du jeune homme se disperse des perles azures : ce sont des larmes.

Aiden regarde dans le rétroviseur du siège passager. Il sourit. Marc continue de courir en criant :

—A...Attendez ! Big Ben ! La réponse... c'est Big Ben !

Achill s'arrête sur le côté, alors que Marc n'était presque plus visible dans le rétroviseur. Il sourit lui aussi.

—Il est vraiment impressionnant. Il a trouvé ça à une vitesse phénoménale.

—S'il avait un peu plus confiance en lui, cet idiot pourrait faire des miracles. soupira Aiden.

—Tu savais qu'il trouverait la réponse, pas vrai ? lui demande Achill, enthousiaste.

Aiden regarde Marc, essoufflé, se rapprocher du véhicule. Il acquiesce.

—Je n'ai jamais douté de lui.

Marc ouvrit la portière et se laissa chuter sur la banquette arrière. Aiden prit soin de fermer la portière, et le groupe commença sa folle épopée à travers le monde.

Le matin-même, bien loin de la résidence de la famille d'Achill, le soleil se lève péniblement sur le pensionnat pour filles du Bouton d'Or. Les jeunes filles sont déjà levées, chaque pensionnaire a déjà changé ses draps, fait son lit, et s'est préparée à effectuer une journée bien chargée. Toutes, sauf une. Elle rêvasse encore, enveloppée dans les draps de son lit.

Ce n'était bien sûr pas la première fois que ça arrivait. Ici, à l'institut, toutes les filles la méprisaient. Les jeunes filles qui vivent ici sont toutes issues de familles riches, qui ont placé leurs enfants pour qu'ils y reçoivent une éducation la plus complète et stricte possible. Alors, on s'attend à ce que chacune d'elle soit un modèle de discipline, qu'elle se plie aux ordres sans s'en plaindre. Donc, quand l'on voit un signe de rébellion, on a tendance à s'attirer les foudres du reste de l'établissement.

Comptant les élèves à leur sortie du dortoir, l'une des maitresses de maison remarque immédiatement l'absence de l'une d'elles. Elle grommelle, et prononce son nom à voix basse, comme s'il s'agissait d'un juron :

—Arya...

La voici qui rentre dans le dortoir. La jeune fille est toujours enroulée dans ses draps, alors que toutes les autres pensionnaires sont déjà parties prendre leur déjeuner. La maitresse de maison l'attrape par l'oreille pour l'extirper de son sommeil.

—Mlle Diavolo ! Encore vous, n'est-ce pas ? Quand cesserez-vous de paresser le matin ?

—Le jour où vous me traiterez autrement qu'une gamine !

—Face à votre puérilité, je ne peux que m'efforcer à la tâche, et je dois l'exécuter, que ça vous plaise ou non !

—Va chier, grognasse...

La tutrice recule de surprise. Jamais n'avait-elle entendu pareille infamie. Elle jura en latin, puis reprit la jeune fille sur son langage.

—Mlle Arya Diavolo, vos lacunes en matière de langage prouvent encore une fois que vous méritez une nouvelle correction !

Toute fière, elle regarde Arya sortir son visage et son bras droit de sous la couette. Elle ne fut que pétrifiée de voir qu'elle avait en fait déplié son bras suivi de son majeur dans sa direction en l'insultant de plus belle.

—T'as pas compris ? Je t'ai dit de me foutre la paix, bordel !

La maîtresse de maison attrapa Arya par sa cheville gauche, et la traina en pyjama dans le couloir, alors qu'elle continuait de l'insulter de noms dont la tutrice ignorait elle-même l'existence.

Elle la poussa à rentrer dans les vestiaires, en lui ordonnant de se changer et de se préparer pour sa journée de travail. Arya enleva son t-shirt pour enfiler l'uniforme de l'école. C'était une tenue composée d'une chemise et d'une jupe courte, mais Arya s'arrangeait pour voler un pantalon depuis la laverie, dont le linge provenait également de la partie « pour hommes » de l'établissement.

Arya n'est jamais sortie de l'enceinte du bâtiment depuis des années. Elle y est rentrée quand elle avait cinq ans. Elle en a désormais dix-neuf. Chaque fois qu'elle regarde l'extérieur depuis la fenêtre, elle se dit que ça lui manque. Elle n'est clairement pas faite pour être enfermée. Malheureusement, elle n'avait pas eu le choix.

Dès qu'elle voit des enfants courir dans la rue, derrière le grillage du domaine, elle se souvient du jour de son arrivée. Sa mère l'avait conduite et accompagnée jusqu'à l'intérieur. On l'avait très bien accueillie, mais

elle ne comprenait pas encore la situation. Puis sa maman lui expliqua.

« *Tu dois rester ici pour ta propre sécurité.* ».

Pour une enfant de cinq ans, le concept de sécurité était très vague, alors elle lui réexpliqua : « *Il y a des gens qui ne nous veulent pas du bien, à toi et moi. Et tant que ces gens nous chercherons, tu devras rester ici.* ».

La mère d'Arya passa la première semaine à l'internat avec elle. C'était pour l'aider à s'acclimater. Alors, tous les soirs, elle lui lisait son histoire préférée avant d'aller dormir. C'était un conte ordinaire que l'on lit aux enfants : l'histoire d'une belle princesse dans un grand château, et d'un prince qui vient la sauver de sa prison de pierre.

Même si les mœurs ont aujourd'hui évolué, Arya appréciait beaucoup cette histoire. L'idée d'être prisonnière ne lui plaisait guère, mais le courage et la patience de la princesse lui semblaient admirables. Jamais elle n'a cessé de croire, jamais elle n'a cessé d'espérer.

L'histoire se terminait bien. Le chevalier libérait la princesse, et ils purent quitter le château libre. Si la fin, enfantine à souhait, pourrait déranger certains, Arya ne s'attardait pas dessus. Chaque fois que l'histoire se finissait elle se disait « *Ça y est. Elle a réussi. La voilà enfin libre de son tourment.* ».

Lors de la dernière nuit, après son histoire, Arya demanda à sa mère :

—Est-ce qu'un jour quelqu'un viendra me sortir d'ici, moi aussi ?

Entendant cette phrase, la mère d'Arya ne put cacher sa tristesse. Elle se laissa fondre en larmes, et blottit sa fille contre elle. Et elle lui promit. Elle lui jura.

—Oui. Un jour, quelqu'un viendra te sortir de là. Tu seras libre, Arya. Tu seras celle que tu voudras être.

Le lendemain, elle quitta les lieux. Arya ne la revit plus jamais. La vie prit un autre tournant pour Arya. A cause de son très jeune âge, elle enchainait maladresse sur maladresse. Mais ici, une erreur n'est jamais admise. Les jeunes filles doivent se montrer impeccables. Alors lorsqu'elle renversa le sceau qui servait à nettoyer le sol, elle reçut sa première punition.

La plus vieille des maîtresses de maison, la cheffe de l'établissement, l'emmena dans son bureau. Elle la fit asseoir sur une chaise, et sortit du tiroir de son bureau une fine règle en bois. A maintes reprises, elle frappa les doigts de la jeune fille en l'insultant de ratée, de bonne à rien, jusqu'à ce que la peau devienne si vive qu'on la penserait à deux doigts de saigner.

Lorsqu'une punition avait lieu, c'était un évènement public. La coupable était conduite dans la place principale, et on la faisait s'asseoir sur une chaise. Tous les pensionnaires étaient rassemblés autour d'elle. On donnait alors l'ordre de faire abattre sentence : chacun à leur tour, les jeunes filles viendraient crier sur leur jeune camarade. Insultant sa mère, son père, maudissant sa lignée, crachant sur son sang et autres atrocités.

Face à tant de menaces, Arya se mit à pleurer. La punition était un évènement typique de la journée. Quiconque ne crierait pas sur l'accusé devrait subir le même sort. Cela peut sembler cruel, mais c'était ainsi.

« *À forte éducation, forte prise en main.* » comme disait le dicton de l'établissement.

Cela ne fut pas la dernière fois d'Arya sur l'échafaud. Cela se répétait les premières semaines, puis elle s'accoutuma. Elle ne fit plus d'erreurs, rangée comme une petite machine. Elle exécutait, ordonnait, tout comme un petit soldat d'à peine un petit mètre.

Elle essaya de se faire des amis, de révéler ses passions. Plusieurs fois, elle s'assit au piano de la grande salle, pour jouer un morceau. Sa mère lui avait appris très tôt la musique, et Arya était très douée. Elle voulait partager cette passion à travers la douce mélodie que sa mère lui avait enseignée.

Mais cela n'intéressa personne. Pire encore : elle fut punie une nouvelle fois, pour avoir touché à quelque chose sans qu'on l'y autorise.

Arya comprit vite qu'ici, on ne pouvait faire confiance à personne. La confiance était une faiblesse. Toute volonté de créer un lien se solderait par un échec et une punition. D'ailleurs, toute personnalité, toute divergence envers le « modèle-type » de l'élève parfaite était sanctionnée.

Voyant qu'elle était fragile, les autres filles, même les plus âgées, trouvèrent un certain attrait à martyriser la pauvre enfant. On la rouait de coups, on s'amusait à mettre le désordre et la désigner responsable. Et tout ça dura deux ans.

Pendant deux ans, la pauvre Arya dû supporter ce fardeau avec pour seul espoir ce que lui avait dit sa mère avant de partir : quelqu'un viendra.

Deux ans après son arrivée, alors qu'elle a abandonné toute forme d'espoir et s'est juste

accoutumée à souffrir, un homme se présenta à l'entrée du pensionnat. La jeune fille reconnut immédiatement son père, bien qu'elle ne l'ait vu qu'en de rares occasions.

Accompagné d'une des maîtresses de maison, il se dirigea vers Arya et lui tendit quelque chose. Il lui chuchota :

« Sois forte, ma fille. Cela n'est pas terminé. Mais tu dois tenir bon. Pour toi, pour nous tous. Garde cet objet avec toi. Il te protégera des intentions mauvaises autour de toi. ».

L'homme déposa dans les mains couvertes de bleues de sa fille une pierre scintillante. Elle brillait de mille feux. Son éclat rouge ravissait les yeux d'Arya. Son père se retira alors, sans s'attarder plus ici, abandonnant sa fille à son triste sort.

Le lendemain, Arya eut une grave fièvre. On la garda au lit pendant deux jours. Mais auprès d'elle, elle gardait toujours sa pierre. C'était pour elle le signe qu'on ne l'avait pas oublié, qu'on viendrait la chercher, qu'il était juste encore trop tôt.

Une fois qu'elle fut rétablie, les jeunes filles vinrent à nouveau frapper Arya. C'était devenu une sorte de rituel de début de matinée. Mais cette fois-ci, Arya ne criait et ne pleurait pas. En réalité, les filles se blessaient plus en frappant Arya qu'elles ne lui faisaient mal. Fatiguées et endolories, elles finirent par abandonner pour aujourd'hui.

Arya fut stupéfaite de n'avoir pas mal. Mais sa joie fut de courte durée, puisque malgré leur défaite, les filles ne s'étaient pas empêchées de dénoncer Arya pour leurs bleus.

Elle fut une nouvelle fois emmenée dans le bureau de la cheffe des maitresses de maison. Mais lorsqu'on fit s'abattre la règle sur ses doigts, elle se brisa en deux. On essaya de la frapper avec tout objet servant à la punition, mais tous se brisèrent ou au minimum se déformèrent.

On l'emmena à l'humiliation collective pour qu'elle y subisse le lynchage habituel. Mais Arya avait compris. Les temps avaient changé. Elle n'avait plus à subir. Alors qu'on l'insultait, elle releva la tête, et cria devant tous :

—Bande de sales ordures ! Je vous déteste tous autant que vous y êtes ! Vous n'êtes que des esclaves, sans exception ! Un jour, on viendra me sortir de là, pendant que vous resterez là à croupir comme des vieux cafards !

Tout le monde se tut et resta confus. La surprise générale avait dévorée l'agressivité de chacun. Depuis ce jour et malgré les nombreuses tentatives, on ne parvint plus jamais à punir Arya.

Et la voilà maintenant. Quatorze ans après son arrivée, la jeune fille se remémorait tout cela en se coiffant dans le miroir. Sa chevelure brune lui tombe sur les épaules. Toutes les pensionnaires doivent avoir une queue de cheval coupée courte, mais Arya est la seule qui ne s'attache pas les cheveux.

Alors qu'elle finit de se préparer, elle remarque une larme couler le long de sa joue. Tous ces souvenirs avaient rouvert des plaies qu'il était difficile de refermer. Surtout que, bien qu'elle soit libre de la violence, Arya est toujours derrière ce grillage. Après toutes ces années,

elle attend toujours que quelqu'un vienne l'extirper de ce cauchemar.

Elle pourrait très bien s'enfuir, mais elle s'accroche à cette idée que l'on s'intéresse à elle, qu'on tient à elle et qu'on pense à elle. Alors elle reste, comme pour se prouver qu'elle est importante aux yeux de quelqu'un.

Elle se tapote les joues pour se remettre de ses émotions et se dirige vers la buanderie. Le matin, elle est de corvée de linge. Elle et plusieurs autres filles doivent laver le linge de toutes les filles du pensionnat. Il peut arriver que le linge des garçons soit aussi donné d'un côté comme de l'autre, mais en général ils le font eux-mêmes.

Ensuite, elles doivent laver le sol des vestiaires et des chambres. Personne ne parle, personne ne se regarde. Ils font leur tâche. Ensuite, elles doivent entretenir l'extérieur du domaine. Une fois cela fait, elles ont enfin une heure de repos avant l'après-midi.

Arya se laisse tomber sur son lit. Elle soupire. Étrangement, elle n'est pas à l'aise, la tête sur son oreiller. Et pour cause : sous celui-ci avait été déposé un boîtier contenant une mystérieuse clé USB.

Arya, curieuse, décide de se faufiler jusqu'à la bibliothèque du pensionnat pour en vérifier le contenu. Elle s'immisce dans la pièce, et ouvre un ordinateur avant d'y insérer la clé. Elle ouvre le dossier : une vidéo.

Et elle voit la vidéo. Cette terrible vidéo.

—*Félicitations. Vous avez été sélectionné pour participer à la Résurrection. Laissez-moi vous en expliquer les règles.*

Plusieurs écrans défilent. Elle y voit d'abord son visage parmi beaucoup d'autres. Ensuite, elle reconnaît celui de sa mère. La vidéo se termine par un indice quant à la traque. Et la clé USB cesse de fonctionner.

Arya ne sait plus quoi penser. Sa mère avait des problèmes. Mais où était-elle, lorsqu'Arya avait besoin d'elle ? Cette raison simple détournait Arya de l'idée de participer au jeu.

Mais elle y voyait aussi une occasion rêvée : celle de quitter cet endroit. Celle de s'échapper, avec un but : enfin, elle avait une raison de s'enfuir. Alors elle courut jusqu'à sa chambre, et rassembla ses affaires. Elle allait sortir, enfin. C'était le début d'une grande aventure.

Elle sourit et prend une grande inspiration. Elle désencadre sa porte à l'aide d'un puissant coup de pied. Elle sort de la chambre, et regarde à droite puis à gauche. Attirées par le bruit, les autres filles du pensionnat ouvrent leur porte, avant de voir celle de la jeune fille totalement sur le sol. L'une d'elles lui demande :

—On peut savoir ce que tu fabriques, brutale ?

—Je me casse, pardi ! Adieu, les poufiasses !

La dénommée Arya se met alors à crier dans le couloir pour attirer les maîtresses de maison, qui s'empressent de monter les escaliers pour arriver dans les couloirs des dortoirs.

—Arya ! Encore toi, sale petite peste !

—C'était ma façon de vous dire adieu, mesdames ! sourit-elle au nez des plusieurs femmes l'observant, énervées.

—Reviens ici, petite ingrate, tu dépasses les bornes !

Arya court en direction de sa chambre, et tend ses bras sur le côté. Depuis son dos, deux ombres se

détachent de ses omoplates, et prennent la forme de bras couverts de plumes. Les bras fantomatiques saisissent alors une poignée de plumes depuis leurs extrémités, et les jettent vers l'avant pour briser totalement le verre de la fenêtre.

Arya saute à travers la fenêtre brisée, et atterrit dans la cour du domaine. Elle court sans relâche, poursuivie de loin par les femmes de ménage, qui essayent tant bien que mal de la rattraper, en faisant le tour par les escaliers.

Elle commence à grimper à un arbre, et se sert de sa hauteur pour surmonter le muret de la résidence.

Depuis cette hauteur, impossible pour les maîtresses de maison de l'atteindre, alors elle admire le paysage et respire l'air frais.

—Dire que j'ai attendu tout ce temps qu'on vienne me sortir d'ici... Et je m'apprête à enfin partir sans que personne ne soit jamais venu. De toute façon, les contes de fées restent des histoires pour gamin, j'ai été naïve de croire à des bêtises pareilles !

Arya entend les femmes à sa poursuite arriver en fanfare, lui ordonnant de redescendre. Arya se tourne vers elles, et les regardent depuis en haut. L'une d'elle, atteignant le muret, lui dit, essoufflée :

—T-Tu... Tu ne paies rien pour attendre, petite sotte ! Je vais m'occuper de ton cas personnellement !

—Mais oui, je n'en doute pas. répond-elle fièrement. Seulement maintenant, j'ai presque vingt ans. Il serait temps après ces vingt années de me laisser m'envoler de mes propres ailes, n'est-ce pas ?

Elle descend le muret de l'autre côté, laissant les domestiques bloquées dans la cour. Elle court sans jamais se retourner. Après quelques minutes, elle

s'arrête enfin pour profiter. Arya admire le ciel d'automne. Quel spectacle magnifique. Elle ne peut s'empêcher de tourner sur elle-même de joie. Alors que des larmes coulent sur ses joues, elle respire enfin l'air de l'extérieur et dit le sourire aux lèvres :

—Quel goût fantastique, celui de la liberté !